

Carte blanche

PHILONG SOVAN

Un phare dans la nuit

Né en 1986 à Prek Dach, village de la province de Kandal, dans une famille très modeste, Philong Sovan est envoyé très jeune à Phnom Penh chez un de ses oncles afin de poursuivre des études sérieuses. Il décroche un diplôme en technologies de l'information à l'âge de 19 ans. En 2008, il découvre la photo et en fait son métier. Brillant, constant dans sa pratique, il s'impose aujourd'hui comme l'un des photographes importants de son pays. Les éditions du Bec en l'air publient le premier livre digne de ce nom d'un photographe cambodgien. Philong Sovan rééclaire la vie des habitants de la capitale avec le seul phare de sa moto. Comme un projecteur de poursuite blanche sur une scène toujours en mouvement...



City Night Ligth

Philong Sovan

Texte : Christian

Caujolle

Ed. Le bec en l'air

112 pages, 35 €.



Comme une image d'Épinal moderne, les mégalo-poles asiatiques montrent invariablement les mêmes représentations qui forgent inlassablement leur identité. Celles des embouteillages dantesques, submergés de vélos, scooters et tuk-tuk, roues contre roues, se livrant à un insolite ballet défiant toutes les lois de la physique. Chez nous, ça ne passerait pas ; là-bas, il y a toujours moyen de se faufiler. Au Cambodge, la petite moto est la reine des faubourgs. Plus d'un million de deux-roues sillonnent la capitale, s'agglutinant en grappes impressionnantes devant les voitures – qui ne manquent pas non plus – à chaque feu rouge.

Alors qu'il cherchait à rendre compte de la vie nocturne, Philong Sovan découvrit en sillonnant les rues de nuit que le phare de sa moto accrochait dans le noir des scènes qu'il ne soupçonnait pas. Il sut très vite que ces « apparitions » seraient au cœur de son sujet. Et il comprit tout aussi vite le parti qu'il pourrait tirer de sa moto comme source de lumière unique. Dans un éclat de rire, il se compare parfois au chasseur qui éblouit le lapin dans le faisceau lumineux de sa lampe. Tout a commencé en 2010, à Siem Reap, la petite ville qui donne accès aux temples d'Angkor. Baignés de cette lumière fortement directionnelle, les habitants des bords de route laissent entrevoir leur vie quotidienne, participants et complices d'un dispositif d'une grande simplicité. Il aura fallu dix ans à Philong Sovan pour conclure son projet

d'exploration des villes cambodgiennes de nuit. Certes, il ne s'est pas consacré qu'à cela. Lui qui travaillait au département vidéo du Catholic Social Communication (CSC), où il pratiquait essentiellement le montage, il n'a découvert la photo qu'en 2008. Tout change quand on lui propose de prendre quelques photos pour le petit journal de l'institution. C'est une révélation et son destin s'en trouve changé à jamais. Prenant le taureau par les cornes, il part, non sans culot, à la rencontre des photographes professionnels, au premier rang desquels Mak Remissa, le plus brillant des photographes cambodgiens d'alors. Ce dernier lui enseigne les techniques de base et lui donne les bons conseils pour progresser.

Les hasards de la vie font le reste... En 2008, pour la première édition du festival Photo Phnom Penh, il est embauché dans le staff de photographes du quotidien *The Phnom Penh Post*, où il restera jusqu'en 2011. Il couvre l'actualité, s'attelle à la réorganisation des archives numériques du journal et met en place une politique visuelle. Une bourse de l'ambassade de France au Cambodge lui permet d'accéder en 2012 à l'École nationale supérieure Louis-Lumière à Paris. Au cours de cette année de découverte, il se familiarise avec la photographie argentine et se rend dans différents festivals, comme ImageSingulières à Sète ou les Rencontres d'Arles. Il comprend alors qu'il peut se consacrer à des travaux de commande tout en menant des projets personnels. De retour au pays, fort de ses nouvelles convictions, il se jette à corps perdu dans cette série, sillonnant les ruelles des villes au guidon de son scooter, s'arrêtant

quand une scène intéressante s'inscrit dans le faisceau de son phare. Il procède toujours de la même manière, parcourant la ville au hasard. Lorsqu'une scène ou un personnage attire son attention, il s'arrête, entame la conversation, explique son travail, montre quelques images. S'il obtient l'accord de ces modèles improvisés, il installe le vélocycle sur sa béquille et règle les gaz, au ralenti ou plus haut dans les tours pour obtenir une lumière plus ou moins intense. Parfois, il embarque avec lui un comparse, assistant improvisé, qui s'occupera de gérer la lumière. Il n'impose pas d'exigences particulières à ses modèles, leur demandant seulement de se comporter comme ils le souhaitent. La prise de vue peut être très rapide ou bien durer. Tout dépend de la disponibilité des personnes croisées et de l'humeur du photographe. L'essentiel – et ce qui fait en grande partie la force de la série – est la rigueur d'application du dispositif, du protocole dans lequel viennent s'inscrire des personnages devenus des acteurs d'eux-mêmes.

Phnom Penh est son terrain de jeu privilégié. En dehors des grands axes et des boulevards transversaux, et malgré ses plus de deux millions d'habitants, la capitale ne dispose que d'un éclairage urbain aléatoire. Passé les beaux quartiers, la ville est plongée dans le noir après la tombée de la nuit, vers 18 heures. Cela n'affecte en rien la vie, qui se contente de continuer. Ils sont nombreux à s'offrir au regard de celui qui prend le temps d'aller à leur rencontre : artisans travaillant tard, petits restaurants éclairés à la lanterne, groupes de jeunes sur leurs deux-roues, couples d'amoureux, veilleurs de nuit, joueurs de cartes ou de

go, groupes d'amis buvant de l'alcool sur le trottoir autour d'une table basse, familles terminant leur dîner devant leur maison, groupes d'enfants errants, certains ramassant des canettes vides pour les revendre, d'autres sniffant de la colle sur un banc non loin de quelques pochards... La ville devient un prétexte, un terrain de découverte de modes de vie en voie de disparition, dévorés par le progrès et la mondialisation. Plus qu'un décor, c'est un pan de l'histoire du pays que le photographe documente, nous faisant découvrir les multiples façons de vivre par ces nuits de chaleur moite où tout doit se passer en plein air si l'on ne veut pas suffoquer. Les contrastes sont nombreux, les dîners en famille voisinant ainsi avec des scènes plus tendues, souvent minées par l'alcool.

Le peuple de la nuit. Cette population plurielle, jamais montrée, s'offre à notre regard. Mises en scène et réalistes, documentaires et absolument fabriquées, ses photographies n'aspirent à aucune « vérité ». Par la grâce de la modeste lumière d'un phare, elles posent des questions plus larges : quelle est la bonne voie pour le Cambodge ? Comment sort-on de la pauvreté ? Quel avenir pour les jeunes Cambodgiens ? La transformation si rapide du tissu urbain et économique nous oblige à nous interroger sur ces changements. Et, peut-être plus que tout, à conserver une trace vivante et incarnée de celles et ceux qui vivent, invisibles, dans la nuit des villes, à regarder, avec affection, l'image de ce qui a été. 📷



Trop saouls, Siem Reap, 2010.



Les deux sœurs, Siem Reap, 2010.



All drinks, Siem Reap, 2020.



Travail terminé, Siem Reap, 2010.



La petite chaise rouge, Phnom Penh, 2020.



Retour à la maison, Phnom Penh, 2020.